

Simone de Beauvoir postmoderne

Anne, ou quand prime le spirituel, de Simone de Beauvoir.
Gallimard, « Folio », 359 p.

France Théoret

Numéro 213, mars-avril 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Théoret, F. (2007). Simone de Beauvoir postmoderne / *Anne, ou quand prime le spirituel*, de Simone de Beauvoir. Gallimard, « Folio », 359 p. *Spirale*, (213), 52-53.

Simone de Beauvoir postmoderne

ANNE, OU QUAND PRIME LE SPIRITUEL de Simone de Beauvoir
Gallimard, « Folio », 359 p.

par FRANCE THÉORET

Le titre du roman *Anne, ou quand prime le spirituel* détourne celui de l'essai de Jacques Maritain : *Primauté du spirituel*. Écrit en 1937-1938, le manuscrit de Simone de Beauvoir refusé par Gallimard et Grasset a été publié en 1979. Dans l'avant-propos de cette édition tardive, elle écrit que son manuscrit a été refusé « non sans raison ». En 1979, elle en accepte la publication parce que « s'ébauchent beaucoup de thèmes [...] repris par la suite ». Le roman, paru sous le titre *Quand prime le spirituel*, est pratiquement passé inaperçu. Dans l'avant-propos de la présente édition (2006), Danièle Sallenave affirme qu'il s'agit « de l'un des ouvrages les plus réussis » de son auteure. Je le pense aussi.

Aucune démonstration, thèse ni réfutation ; il n'y a non plus ni exemplarité, ni exhaustivité, ni preuve, ni critique. Le récit explore, par une multitude de détails, l'idéologie catholique revue par Maritain et ses contemporains, un catholicisme évolué qui hiérarchise toute l'existence selon le premier principe de la spiritualité. Le roman raconte les effets d'une telle idéologie qui entend « formater » la vie extérieure et la vie intérieure des sujets. Les personnages, hantés par le spirituel, recherchent une riche vie de la conscience, cultivent leur vie intérieure, font de la religion le signifiant majeur qui oriente la totalité des domaines de la pensée et de l'action. Le spiritualisme colore les relations, les obligations sociales et tisse les désirs.

Certains personnages se séparent des pratiques religieuses. D'autres s'émancipent de l'ensemble des conventions spirituelles, cultivent des écarts, se créent une figure originale, dominante, tout en conservant la faculté de transposer à l'art, à l'architecture, à des personnes élues, diverses extases et hiérarchies de l'idéologie spiritualiste.

La recherche inlassable de ce qui est haut, pur, beau, de la grandeur d'âme

aux éblouissements, peut mener à la mort. La fausseté de l'idéologie spiritualiste transparaît avec une concrétude irréfutable.

Si Marguerite, l'*alter ego* de l'auteure, entretient son directeur religieux « du progrès ou de défaites spirituelles d'un ordre excessivement élevé », chacun plane « au-dessus des réalités vulgaires ». Les « hautes pensées » s'accompagnent de la « soif d'idéal » et des richesses de la vie intérieure. Chez les « grandes âmes », la pureté éveille le « sens moral ». D'ailleurs, les individus des deux sexes sont des âmes. Le mot connoté par l'extase est dissocié de la triviale réalité du corps.

Le regard des autres

Se projeter ou se reconnaître à travers Marcelle, Chantal, Lisa, Anne, Marguerite, là n'est pas la question. Le récit porte à distance l'ensemble des personnages principaux et secondaires qui sont tous objets d'étude. Le roman repose entièrement sur différentes figures d'une même époque, 1930, d'un milieu aisé, bourgeois et petit-bourgeois, qui possèdent des orientations semblables. Les jeunes filles font des études supérieures de lettres ou de philosophie et sont sous l'emprise d'un spiritualisme catholique revu par Jacques Maritain, Claudel ou Péguy.

De façon directe ou diffuse, une société agit sur les êtres, mais de manière déterminante au moment où ils font l'apprentissage de la vie. Il ne s'agit pas uniquement d'influences, davantage de repères significatifs. Simone de Beauvoir a une pensée politique quand elle saisit les contraintes sociales qui s'exercent sur les discours et les désirs de ses personnages. « Dans ma famille, on a toujours été pour la primauté du spirituel. » C'est Marguerite qui l'affirme, la dernière narratrice du roman. Tous les personnages ont en partage une perception spirituelle de l'existence. À divers degrés et sous des modes divergents, ils fondent leur être sur la spiritualité.

Le roman porte sur une séquence de l'histoire française, décrit des personnages, les dissèque et les dévoile. Comment s'identifier à Marcelle, Chantal ou Anne ? Le récit manque d'émotions. Il exige, à la lecture, des questionnements et des réflexions sur les personnages présentés comme autant de propositions plausibles.

existent pourtant en fonction des perceptions familiales et sociales.

Le roman révèle ce que sont les jeunes filles de cette époque. Une représentation réaliste, ironique sans flagornerie ni mesquinerie, fonde le texte. Le féminisme utopique peut trouver insignifiant ce portrait de groupe en regard de

Le roman, paru sous le titre *Quand prime le spirituel*, est pratiquement passé inaperçu. Dans l'avant-propos de la présente édition, Danièle Sallenave affirme qu'il s'agit « de l'un des ouvrages les plus réussis » de son auteure. Je le pense aussi.

L'auteure suspend son jugement. Toutefois, une ironie fine, corrosive et dynamique, tend un portrait incisif de certaines figures, dont Madame Vignon, la mère d'Anne, est certes le plus saisissable. Il y a d'autres séquences ironiques disséminées à des moments cruciaux du roman.

Un monde féminin est représenté avec rigueur et exactitude. Le réalisme sans concession conduit à de remarquables perceptions sociales et idéologiques. Les femmes sont entravées par de continuelles limitations dans leur liberté de mouvements et, par conséquent, de pensées. Davantage que les hommes, elles sont alors tributaires de leurs tendances agressives ou masochistes. La société entière leur tend un miroir qui les réduit à sentir et à vivre selon des normes, des habitudes et des conventions qui forcent les jeunes filles à affronter l'instinct de vie ou l'instinct de mort. Brutalement, chacune est la proie de son caractère, confinée dans les regards et les jugements portés sur elle. Si aucune n'est invitée à s'intégrer et à participer à la vie publique, toutes

l'avènement de la Femme. L'utopie cache la vérité de soi, celle qui transparaît froidement lorsque le réalisme littéraire singularise l'existence. Le réalisme de Simone de Beauvoir débat incessamment de la fuite dans le spirituel et, plus marginalement, de la fuite à travers le merveilleux ou l'acte gratuit qui sont des formes alternatives de l'ordre spirituel. Il faut en arriver à voir « les choses en face pour tout réinventer par soi-même. »

Sous le signe du féminin

Le roman s'impose par ses personnages et par un jeu de compositions narratives. Chacune des jeunes filles est unique. L'une n'est pas l'autre, en aucune manière. Elles sont les héroïnes qui, tour à tour, occupent le centre d'une *novella*. Les histoires relatent leur conflit, leur parcours, leurs appartenances, leur mode de réflexion. Si l'amour et le mariage paraissent la destinée commune, cette occurrence n'est ni romantique ni conventionnelle et bourgeoise. Le mariage est une étape de la vie adulte. L'exercice de la

liberté, comme tentative d'expression de soi, qu'elle soit vraie, calquée, rêvée ou truquée par les discours dominants, oriente l'ensemble de ce qui est raconté. Il faut rappeler que Simone de Beauvoir, par son humanisme existentialiste, se dissocie de la pensée essentialiste qui attribue la même identité à toutes les femmes.

Il se trouve, dans l'ensemble du roman, une vérité de soi qui se dit en regard des autres et de la société, et non pas dans la sincérité du for intérieur. À cet égard, l'idéologie intimiste est une régression actuelle.

Les personnages vont vers l'extériorité. L'énigme sexuelle est posée, faisant apparaître les mensonges et la mauvaise foi des personnages contraints dans le spiritualisme.

Sexe et sexualité

Chacune évite d'aborder la question sexuelle. La narration le fait sans détour, de façon brève et saisissante. Marcelle cultive le masochisme, « elle s'enchantait inlassablement de cette histoire : une femme maltraitée par un maître superbe finit par conquérir son cœur à force de soumission et d'amour. »

Chantal, la jeune professeure émancipée, refuse son aide à son élève Monique qui est enceinte. Elle a changé de discours : « Oh ! que tout cela est écœurant. » Elle s'exclame : « Quelle boue. » Chantal, qui accordait un caractère sacré aux amours de Monique, est outrée d'avoir été trompée.

Madame Vignon, la mère d'Anne, dit à sa fille : « Je sais ce que c'est un homme, ils parlent d'idéal, mais ils sont pleins d'ignobles désirs. » C'est la même mère qui dit à son aînée de vingt-cinq ans : « Crois bien que si je n'avais pensé qu'à mon plaisir, tu ne serais pas de ce monde. »

Marguerite cherche à tout connaître, elle n'est pas vicieuse, plutôt « innocente dans la pratique ». Quand elle énumère des situations équivoques avec des inconnus, elle avoue son incompréhension. « Ça, c'est l'avantage d'une éducation chrétienne, je me serais laissé violer sans penser à mal. »

Entre l'adhésion au monde idéal de la spiritualité et l'accès à la réalité des choses, il se passe des années et des expériences clandestines, celles qu'on ne confie ni à sa mère ni à sa sœur ou à son frère. Marguerite affirme :

« J'admettais le viol, l'inceste, la luxure, l'ivrognerie, ... je regardais avec vénération les prostituées... j'avais l'imagination si peu lubrique que même lorsque je les entendais demander à haute voix pour quel prix elles accepteraient de sucer un client, je ne formais aucune représentation claire. »

Les cafés et les bars

Chantal, ses élèves, Monique et Andrée, vont dans les cafés en province. La parisienne Marguerite apprend à les fréquenter. Les moments les plus réjouissants sont ceux-là où chaque jeune fille entre seule dans un bar et commande un calvados ou un gin-fizz. La vie vécue, en opposition avec la vie livresque, existe dans un bar. On peut y apprendre ce qu'on n'apprend nulle part ailleurs. L'attrait de ces lieux publics est sans commune mesure avec tout autre puisque l'imprévu peut surgir d'une rencontre, d'une conversation. La plupart du temps, les protagonistes y vont pour voir ce qui s'y passe.

Les jeunes filles remarquent les prostituées. Il y en a dans tous les cafés, elles semblent en faire partie intégrante. Par exception, une rencontre nouvelle peut annoncer une menace qu'il faut désamorcer dans l'angoisse. Les insultes pleuvent, Marguerite ne doit pas être trop sensible. C'est à ce prix qu'elle comprend davantage les codes de conduite. Cafés et bars sont les espaces de transition de la jeune vie adulte, surtout de l'apprentissage et de l'expérimentation de sa liberté.

L'organisation romanesque

Simone de Beauvoir disait de son roman qu'il manquait d'unité, « d'un ensemble cohérent ». Divisé en cinq parties considérées comme des *novella*, le roman étudie cinq cas de figures ressemblant à des jeunes filles que l'auteure a connues.

L'absence d'unité ouvre à une lecture postmoderne. Tous les personnages ont des liens les uns avec les autres, des liens majeurs comme entre Chantal et Anne, de grandes amies, ou entre Marcelle et Marguerite qui sont des sœurs. Lisa est une figure secondaire, la jeune femme esseulée, timide, l'étudiante sans relations. Elle connaît Marguerite, est secrètement amoureuse de Pascal, le frère de celle-ci.

Les *novella* ont leur caractère propre, elles comportent une narration événementielle formant une totalité et se composent de renvois, anticipations ou rappels de personnages et d'avancées nouvelles. La lecture est faite à la fois de progression et de réminiscences, pleines de résonances qui accentuent le dévoilement de l'idéologie. L'œuvre est éminemment contemporaine par l'organisation éclatée, le renvoi d'une *novella* à une autre, la mise en abyme de la tragédie, les histoires qui, tour à tour, dévoilent une idéologie qui mène au mensonge et au crime.

Dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Anne, c'est Zaza, l'amie d'enfance

que Simone de Beauvoir n'a pas pu empêcher de mourir. Le roman repose sur la mort d'Anne. C'est la grande énigme irrésolue, le signe majeur de l'imposture : l'idéologie peut tuer. L'auteure écrivait qu'elle n'avait pas su rendre la mort d'Anne-Zaza, qui était selon elle « le grand crime spiritualiste ».

Une vive intelligence de la situation des femmes — la mince marge entre le sort de la victime et la recherche de liberté — confirme la finesse de la pensée de Simone de Beauvoir, dès ce premier roman. Les méfaits de l'idéologie spiritualiste racontés à l'époque où Maritain triomphait demeurent ici l'aspect le plus saisissant du récit. ●



Nathalie Bujold, *Ideal Sport*

Le nouveau Wing en Hein, L'œil de poisson, Québec, 1998, sculpture de bois laine et acier, (1,5 cm h) Photo : Yvan Binet